
La bourgade et la frontière

Daniel Poliquin
Écrivain
Ottawa

Pour m'inviter à parler de l'imaginaire canadien-français, on ne pouvait pas trouver meilleur lieu que Québec, la capitale de ma mère-patrie. C'est ici en effet que débarquait en 1684 le premier de ma lignée : un certain Jean Poliquin, originaire de la bretonne Quimper, qui avait vogué vers la Nouvelle-France à bord d'un navire au nom poétique, *Le Noir de Hollande*. Maçon de son état, il aurait bâti chez vous, en pleine vieille ville, un moulin qui tient toujours debout, mais que je serais bien en peine de situer. Il se maria vite, mais n'eut aucun enfant, chose rare en cette époque où la fécondité familiale était la règle ; sur le tard, devenu veuf, il épousa une fille du roi avec qui il eut la main plus heureuse. Le couple n'eut cependant que trois enfants, ce qui expliquerait pourquoi mon nom de famille est si peu répandu que sa sonorité même paraît insolite. En breton Poliquin veut dire « petite rivière blanche » et j'imagine que Jean le maçon avait dû vite désapprendre le parler celtique que ses aïeux pour adopter la *lingua franca* de nos premiers colons, ce français demeuré bien portant dans la famille. Recherches faites, j'ai appris aussi que le nom que je porte, avec la graphie qu'il a, n'existe plus en Bretagne où l'on préfère écrire Pouliguen, comme la célèbre péninsule. Cet ancêtre, donc, avait rompu les amarres pour de bon et l'on peut penser que les deux mois qu'il avait passés dans la cale du vaisseau avaient été pour lui une nouvelle gestation au terme de laquelle l'attendait un pays aussi neuf que son destin.

Ce nom ne figure nulle part dans les annales du Canada français. On est du genre discret dans la famille. Exploits, titres de noblesse, connais pas ; ce qui me convient parfaitement, moi qui ai grandi dans une socioculture devenue largement égalitaire, que

j'apprécie beaucoup malgré ses défauts. Mon aïeul à moi s'est retrouvé boucher à Sainte-Angèle-de-Laval, sur le fleuve, non loin d'ici, et l'on est resté dans la viande de père en fils pendant trois générations. Mon grand-père Elphège faisait boucherie pour gagner son pain ; ses frères Aman, Socrate et Antoine aussi.

Mon père avait été destiné à la prêtrise. Mauvais calcul car, à quelques mois de son ordination, il renonçait à la soutane et au collet romain et, sachant cette nouvelle rupture mal vue, il forçait le trait en allant s'installer à Ottawa où d'autres défroqués comme lui, nourris de culture classique, étaient appelés à faire de bons traducteurs parlementaires. Ma mère se souvient aujourd'hui qu'il portait encore la marque de la tonsure lorsqu'ils sont sortis ensemble pour la première fois. Ce qui n'a pas dû la déranger beaucoup puisqu'ils se sont mariés au bout de quelques mois pour faire une dizaine d'enfants, dont moi.

Mon père ne le savait pas, mais il rejoignait chez nous tout un bataillon d'exilés volontaires qui, comme lui auparavant, avaient fui la rigidité ultramontaine du Québec et trouvé à Ottawa un refuge tranquille. Parmi eux, Antoine Gérin-Lajoie, bibliothécaire au Parlement, qui y écrivit à son aise les romans de *Jean Rivard*. Joseph Marmette, auteur de romans historiques, trop heureux de laisser derrière lui à Québec sa raide épouse, la fille de François-Xavier Garneau. L'y rejoignirent plus tard les anticléricaux Alfred Garneau, petit-fils de l'autre, et l'historien Benjamin Sulte, qui pouvait railler contre les jésuites en toute sûreté à Ottawa.

De tous ces mal-pensants qui cherchèrent asile en Ontario français, le plus singulier fut sans doute Rodolphe Girard, dont les premiers romans sont d'authentiques professions de foi nationalistes à la manière d'Henri Bourassa. Mais sa *Marie-Calumet*, roman injurieux pour le clergé et les mœurs, avait attiré sur sa tête les foudres du diocèse de Montréal et, chassé de son emploi de correcteur d'épreuves à *La Presse*, il avait dû prendre lui aussi le chemin du Parlement et se convertir à la traduction grâce aux bons offices d'un ami sénateur. À Ottawa, il fit la connaissance d'autres rebelles dans son genre, nationalistes défroqués eux aussi, Olivar Asselin et Jules Fournier. En 1914, Girard acheva sa métamorphose en s'engageant comme officier-interprète et il finit la guerre sous l'uniforme d'un

lieutenant-colonel de l'armée qu'il avait tant exécrée jeune homme. Il revint à Ottawa et devint traducteur-chef au Sénat, baignant le reste de ses jours dans les parfums troubles de l'adultère idéologique. Je l'imagine retraité, arpentant à son aise les rues arborées de la Côte de Sable et fouettant l'air de sa badine d'état-major ; dans l'oubli, il semblait avoir trouvé le bonheur ; personne n'avait connaissance du scandale littéraire de sa jeunesse, ni de son abjuration du nationalisme, même pas le curé qui l'aimait bien ; entre eux, les jeunes traducteurs parlementaires l'appelaient « le colonel », taquinerie qui flattait sa vanité, il paraît.

On écrivait peu dans ce milieu, en anglais comme en français. On aimait les lettres, oui, mais on lisait surtout les autres, et quand on se hasardait à écrire, c'était généralement sous un pseudonyme, comme ce jeune Jean-Marc Poliquin qui signait des nouvelles et des contes pour *Le Droit*. On avait trouvé à Ottawa le confort et l'indifférence, mais peu souvent l'inspiration, semble-t-il. Il y avait bien une Société des écrivains, mais elle réunissait surtout des amis de la littérature et de rares écrivains québécois, toujours de passage. Claire Martin par exemple.

C'est d'ailleurs l'impression la plus marquante que j'ai de ma ville natale : celle d'un lieu où la mouvance était de règle. Je l'ai écrit ailleurs, mon enfance a été entourée de parlementaires qui restaient chez nous le temps que durait la confiance de leurs électeurs ; d'étudiants qui repartaient dès qu'ils avaient décroché leur diplôme ou jeté leur gourme ; de diplomates dont le parler nous paraissait toujours un peu mystérieux. Pour tous ces Félix Leclerc, Alfred Desrochers, Pierre Bourgault ou Michel-Marc Bouchard qui sont passés par chez nous, on aurait dit qu'Ottawa n'était qu'une halte dans le calvaire qui mène à une notoriété heureuse.

Même quand ces immigrants québécois s'enracinaient, ils ne restaient pas. Ainsi mes grands-parents maternels n'avaient d'yeux et d'oreilles que pour leurs paroisses riveraines, Gentilly ou Saint-Jean-Deschaillons. Quand on causait avec mon père, on s'apercevait rapidement qu'il n'avait jamais quitté le Québec. Ma mère, elle, était née en Ontario mais sans en tirer de fierté particulière ; à la différence de mon père, elle s'exprimait en anglais avec une aisance toute naturelle et elle était plus attachée que lui au combat pour

l'école française. Elle aurait été bien étonnée, cependant, si on lui avait dit qu'elle était franco-ontarienne. Le mot n'existait pas encore : ce fut l'affaire de ma génération.

Oui, René Dionne a raison de dire qu'on a toujours parlé français en Ontario, depuis Étienne Brûlé jusqu'à ce matin encore. Mais on ne prenait pas souvent la parole pour écrire de ces choses que suggère l'imaginaire. Les Français de l'Ontario avaient défriché les terres généreuses de l'Est, entre l'Outaouais et le Saint-Laurent ; ils avaient pris part à l'industrialisation du Sud, après y avoir éventré le sol ; enfin, dans le Nord, ils avaient ouvert les mines, fondé Sudbury et Hearst entre autres, et taillé la forêt pour en faire de la pâte à papier. Mais il fallut attendre les années 1970 pour que des jeunes du Nord, autour de l'Université Laurentienne, se mettent à noircir le papier que la génération précédente avait fabriqué.

Leurs premières poésies s'appelaient *Prise de parole* et étaient signées André Paiement et Patrice Desbiens, des pionniers qui n'avaient pas 20 ans. J'ai un beau souvenir de leur impétuosité, qui se situait dans un refus global. Tournant le dos à l'enseignement des maîtres français qu'on avait également vénérés au Québec, rejetant surtout l'exemple de ce colonisé réussi qu'était Jean-Éthier Blais, leur compatriote honteux de l'être, ils préféraient chanter le français démotique qui était alors la marque de Michel Tremblay et de tant d'autres. Dans la cour d'à côté, même bouillonnement prometteur : Margaret Atwood, Robertson Davies et Margaret Laurence décolonisaient à jamais la littérature canadienne-anglaise. Au Québec, c'était le Grand Cirque ordinaire, la renaissance du folklore, l'audace de Tremblay, Ducharme et Charlebois. La naissance de la littérature franco-ontarienne était donc, dans le fond, l'écho normal de mille autres pulsions toutes aussi foisonnantes.

Cette littérature française autochtone est arrivée à Ottawa un peu plus tard que dans le Nord ; on ne se prive jamais d'ailleurs à Sudbury de dire que nous sommes venus après, mais c'est sans malice... Je suis allé à l'université en même temps que Jean-Marc Dalpé et toute une bande de jeunes gens qui ont fait de belles carrières au théâtre. Notre heure est venue aussi, mais contrairement au mouvement littéraire du Nord où tous les écrivains se connaissaient par leur petit nom, chacun chez nous travaillait dans son coin.

Ainsi j'ai lu la poétesse Andrée Lacelle et admiré Michel Ouellette sur scène avant de leur serrer la main, bien des années après. Contrairement à ce qui se passait dans le Nord, l'effort littéraire avait chez nous un caractère moins collectif qu'individuel. Il s'est ajouté enfin un troisième centre, très actif : Toronto, où l'on écrit étonnamment beaucoup en français. En conclusion, la littérature franco-ontarienne est au début de la trentaine et déjà forte de plusieurs centaines de livres ; les maisons d'édition tiennent bon, on écrit pour la scène, on fait de la poésie sans demander la permission et nos romans voyagent. Nous nous sommes même mis à l'essai, genre qui nous va assez bien puisque notre existence même a toujours été polémique. Le cinéma et la chanson demeurent cependant deux domaines où la réussite se fait attendre. Mais ça viendra.

* * *

On m'a demandé de parler de notre imaginaire, de ce qu'il dit, de ce qu'il fait de bon ces temps-ci. Pour ce faire, puisque j'ai foi dans ces comparaisons qui éclairent nos différences, j'ai porté mon regard sur la littérature qu'on trouve ici même à Québec, ma mère-patrie, je l'ai dit. Alors j'ai relu Anne Hébert, Pierre Morency, Gilles Pellerin et j'ai découvert au passage André Ricard et celle qui est peut-être l'écrivain le plus prometteur en ces lieux, Andrée A. Michaud.

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il existe une nouvelle École littéraire de Québec, mais chose certaine, on écrit différemment ici ; le ton et la tenue des textes sont distincts et, à lire vos auteurs, on mesure bien la distance qu'il y a entre Québec et Montréal, bourgades rivales depuis l'époque où madame de La Peltrie délaissa Marie de l'Incarnation pour suivre Maisonneuve.

On écrit bien à Québec. Rudement bien. Trop même, parfois. Écoutez un instant André Ricard qui médite devant le ciel de Tadoussac :

Ce matin [...] il n'y avait, contre l'azur, au-dessus du lac, qu'un fion blanc, une manière de plumet à la bascule vers le haut. La matinée avançant, la disposition du ciel, quoique tout ordinaire, était apparue, au détail, d'une grande complexité. Un mélange à la vérité inattendu de formes bouffantes soutachées de gris fumé, et de laizes anguleuses à bordure immatérielle. [...] Au total peu chargé, et ouvrant des plages azurées sur tout l'orient, la voûte céleste offrait, en contraste avec la coupe

brasillante du lac, drapée dans les sapinières et les aromates, comme l'expression d'un tourment ignoré, et qui dure, dans les hauteurs froides, inconsolées. Tout pommelé de gris après la dispersion des blocs erratiques, le théâtre du ciel emploie cette fin d'après-midi à réconcilier l'opposition des houles et des nappes translucides, l'emmêlement sans rime ni raison de duvet, d'échiffe, de fuselages cabossés à reflet de nacre, de ballons souffrés par endroits... avec ces blancs nénuphars, ces corolles candides blasonnant le contrebas du firmament. Une fine batiste... (Ricard, 1983 : 35).

Et ça se poursuit pendant des pages et des pages. C'est beau comme un texte ancien, riche de mots rares, donc cinq au moins qu'il m'a fallu chercher dans le dictionnaire. Et c'est français, plus français que la France même.

En lisant le texte de Ricard, une interrogation me piquait la mémoire : j'ai déjà lu ça quelque part, mais où ?... Les apprentis sociologues auraient pu me répondre que c'est là le style d'un homme qui a fait le cours classique et qui en est fier, qui a trop lu Victor Hugo en cachette. Ou si l'on préfère la méchanceté, on aurait dit que c'est un texte bien français, de facture provinciale cependant, tout à fait digne des palmes de l'Académie de Caen ou des Jeux floraux de Toulouse ; une encre résolument française coulant dans un paysage québécois.

La question m'achalait tellement que j'ai fini par trouver la réponse. La langue de Ricard est celle des *Relations* des jésuites ([1611-1672] 1972). Parfaitement. Les bons pères ont eux aussi voulu dire l'espace canadien avec les références dont ils étaient munis, qui étaient bien sûr françaises, et cela donne parfois de sublimes passages ou alors de superbes malentendus, comme lorsqu'ils confondent vaches et orignaux. Ils versent aisément, eux aussi, dans une élégance que Ricard ne désavouerait pas, par exemple, lorsqu'un relationniste, voyant payer un Indien, parle de ce « marinier iroquois voguant à bord de sa gondole d'écorce ». Succulent...

Oui, Ricard écrit en poète épistolier, ce qui en fait l'héritier d'une tradition presque quatre fois séculaire. Il n'est pas seul. Chez Andrée A. Michaud, qui a pourtant 20 ans de moins que lui, on trouve des descriptions du genre : « La maison avait été construite au creux d'une petite baie, une anfractuosité imprévisible du relief, et l'on ne pouvait l'apercevoir que de l'extrémité d'une pointe qui se

fendait en une série de caps » (Michaud, 1998 : 22). Je viens de citer son excellent roman, *Les derniers jours de Noah Eisenbaum*. On n'a pas besoin de marcher bien loin pour dénicher, toujours autour de Québec, des phrases aussi bien tournées : Christiane Frenette, Gilles Pellerin, etc.

André Malraux avait raison : nous sommes les enfants de notre histoire et le style de Québec, dans sa rigueur et son amour du mot recherché, est demeuré celui des *Relations* et des lettres de Marie de l'Incarnation. On peut affirmer, dans le même sens, que le génie ascétique d'Anne Hébert descend directement de Catherine de Saint-Augustin. Il n'y a qu'à relire *Les enfants du sabbat* pour s'en convaincre. Même feu mystique, même adoration de la Parole surtout, qui a donné naissance à un genre romanesque appelé à faire école au pays du Québec : le roman de l'enfant sauvage, dont les héros grandissent muettement dans l'ombre d'un père défait et courroucé, dans des cloîtres étouffants, entourés de livres étrangers et de dictionnaires où ils acquièrent un idiolecte désincarné dont le seul avantage est d'être très proche du français hexagonal. Ce petit sauvage québécois est un personnage fréquent chez Anne Hébert, c'est aussi la Bérénice Einberg de Réjean Ducharme et c'était, tout dernièrement, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy. Ces sauvages ne parlent évidemment pas comme nous, ils parlent plutôt Ricard. Certains vous diront, en souriant, que la langue de ces personnages répond à un dessein arriviste ou, plus charitablement, à une stratégie de marketing ; on écrirait ainsi afin d'être lu ailleurs, en France de préférence. Je préfère y voir l'expression esthétique d'une société où l'autorité parentale est notoirement faible, et ce, depuis les débuts mêmes de la colonie française ici. Le père se tait, la mère manque de mots et les enfants parlent, marque d'un pays jeune.

Je découvre donc chez vous des stylistes qui ont réussi admirablement à franciser l'espace qui les entoure. Ils ont voulu « reconstituer » un pays qui est la langue française, et ils y sont parvenus. À l'instar de tous les autres écrivains canadiens, cependant ils ne sont pas parvenus entièrement à dominer la nature à leurs portes, qui est restée largement sauvage, Dieu merci. Après avoir exploré les alentours, vos poètes et vos romanciers réintègrent la chaleur de la bourgade pour écrire ce qu'ils ont vu. Et riches de

vieilles traditions comme ils le sont, ils traduisent leur vécu ou imaginent des choses dans un français parfois étincelant.

* * *

L'Ontario français écrit autrement. Ses héros tutélaires sont Champlain, qui ne fit que passer et alla rédiger son récit de voyage au chaud, dans son fortin de Québec ; Étienne Brûlé, cet interprète de langues sauvages qui eut le malheur de trop bien porter son nom et finit immolé, dit-on, pour des raisons encore obscures ; Jean de Brébeuf, ce mystique qui mourut dans des tortures atroces aux mains des Iroquois ; enfin, Radisson, le découvreur entrepreneur, aux allégeances volages, dont la descendance ne parlait que l'anglais et qui se fit enterrer dans un cimetière de Londres. Radisson a laissé bien des souvenirs : la Compagnie de la Baie d'Hudson dont il fut l'un des fondateurs, ce territoire québécois appelé la Radissonie, une chaîne d'hôtels qui porte son nom et, encore dernièrement, même une marque de pain tranché... Surtout, il nous a légué un journal, riche de témoignages passionnants et d'exagérations romanesques, dont le texte ne nous est parvenu qu'en langue anglaise, ce qui laissait présager bien des choses.

Si Québec est une bourgade où il fait bon écrire, l'épopée de l'Ontario français est beaucoup plus un roman frontière à la manière de Radisson. Nos écrivains vivent sur les marches du Canada français. Ils en connaissent les angoisses et les joies et leur littérature en témoigne de diverses manières.

Cette frontière a plusieurs formes. Elle est d'abord pays de colonisation. Lointaine pour Windsor et récente pour Hearst, où nous fûmes les premiers arrivés. Mes prédécesseurs ont ouvert le pays, ils en ont été et sont toujours propriétaires, ce qui explique pourquoi les lamentations idéologiques de Fernand Dumont, qui s'inspiraient largement du *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi, ont connu si peu d'échos chez nous. Nous ne sommes pas conquis, plutôt conquérants. On lira ici avec profit les romans nordiques de Doric Germain et la poésie naïve du trappeur Guy Lizotte, mort trop tôt.

La frontière la plus visible est évidemment la langue. L'Ontario est aujourd'hui pays de mélanges où la tolérance est la règle, mais

longtemps le français s'y est heurté à des politiques assimilationnistes émanant de l'État ou de l'Église. Le français a fini par s'imposer, mais l'assimilation, terme pourtant positif dans d'autres contextes, est une réalité toujours présente. Pour certains écrivains, elle est même obsédante, d'où la naissance d'un courant littéraire qui ne parle que de ça. Lisez Roger Levac, auteur de *L'Anglistrose*, ou Pierre Albert, *Le dernier des Franco-Ontariens*, ce sont les porte-parole les plus éloquents d'une idéologie plaintive. Leur style est noir, leur ton désespéré. Si légitime que soit ce mouvement, je lui trouve le défaut d'être répétitif, et comme il y a plus d'un siècle qu'on annonce l'apocalypse imminente de l'Ontario français, j'avoue avoir peu de goût pour cette morbidité largement démagogique. Je laisse au démographe Charles Castonguay le plaisir qu'il y a à compter les pierres tombales au cimetière et je préfère observer les vivants, ceux qui écrivent surtout.

Je ne suis pas tombé, rassurez-vous, dans ce discours roboratif qui claironne que l'assimilation n'existe pas et que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je pense simplement qu'il y a autre chose à dire lorsqu'on écrit. Par exemple, avec d'autres, dont le dramaturge Michel Ouellette, je me suis passionné longtemps pour le tiraillement qui oppose la beauté de notre créole boréal, notre vrai parler à nous, notre dialecte de prédilection, à la fausseté d'un certain français normatif. *Frenchtown* de Michel Ouellette et mon *Obomsawin* rendent compte de cet affrontement, et si je ne m'intéresse plus à ces déchirements identitaires, c'est parce que j'ai baissé les bras et fini par admettre que le français n'est pas toujours ma langue et que j'écris dans un français largement appris et pas toujours maîtrisé.

Cet aveu fait, cette question réglée, je suis passé à autre chose, comme Dalpé, comme d'autres, dont Andrée Lacelle, Pierre-Raphaël Pelletier. Il y a tellement d'autres thèmes plus passionnants : la dialectique entre l'individuel et le collectif, la conscience coupable, la figure du père, la conjuration de la mort par la métamorphose, thème malradien par excellence, mais traité chez moi avec légèreté, le lien intime qu'il y a entre l'art, le politique et la criminalité. Bref, nous sommes quelques-uns à délaissé les thématiques déprimantes et narcissiques pour nous avancer plus profondément dans l'art d'écrire.

Comprenez-moi bien, je ne dénigre pas l'esthétique du dernier des Mohicans. C'est un thème d'inspiration légitime et certains, comme Patrice Desbiens, en ont tiré de beaux propos. Patrice Desbiens, qui, vous le savez, a réintégré bruyamment la mère-patrie, qui l'a accueilli avec effusion, et où il écrit plus que jamais. Mais ses poèmes, dans leurs thèmes et leur facture, sont restés franco-ontariens. Non, on ne retrouve jamais la chaleur bienheureuse de l'enfance, mais on ne la quitte jamais non plus.

J'avoue aimer Desbiens intégralement, mais j'avoue aussi aimer moins ce courant colonisé de notre littérature qui s'est donné Jean-Éthier Blais pour modèle. Par charité, je ne nommerai personne. Sachez seulement que ce sont des auteurs qui, pour parler d'un manœuvre agricole, qu'on appelait dans notre parler un « engagé » ou tout simplement « un homme », écrivent « valet de ferme » ; comme chez Flaubert ou Maupassant. Ces auteurs sont trop pressés de faire étalage de leurs lettres et ça donne des livres où les cultivateurs parlent comme des notaires. Les mêmes entourent soigneusement de guillemets les emprunts à l'anglais ou au parler vernaculaire, l'expression « à l'année ronde » ou le mot « bazou » par exemple. Pauvres eux autres qui ont oublié ce trait de génie de Jean Genet qui disait que, lorsqu'on met les mots entre guillemets, on les empêche d'entrer dans la langue. Vous aurez compris que je n'ai aucune affinité avec cette école littéraire, avec ses prétentions messianiques et civilisatrices. Elle se croit le dernier porte-flambeau d'une culture française mourante, qu'elle veut illuminer d'un feu racé, mais ce n'est qu'une littérature à qui il faut des lecteurs indulgents. Je comprends que Ricard écrive comme il écrit, ici à Québec, mais en pays frontière, ça fait sourire.

Autre courant important, celui qui nous vient de l'étranger, francophonie africaine ou européenne, qui réussit fort bien à parler de cette autre frontière qu'est la ville. À ce propos, je dirai que les écrivains franco-ontariens sont arrivés en ville depuis longtemps et n'hésitent pas à parler d'elle en termes affectueux, rejoignant en cela la génération québécoise de Beau Dommage et de Claude Beausoleil qui chantent la ville avec amour au lieu de la dénigrer comme Lévy-Beaulieu et son ancêtre spirituel, Claude-Henri Grignon.

On perd volontiers son âme dans la ville ontarienne, rarement sa plume.

La frontière linguistique de l'Ontario français se traverse aisément, mais dans les deux sens. Il y a ainsi, et c'est un cas intéressant, des auteurs chez nous dont la langue maternelle ou habituelle n'était pas le français. C'est le cas de Dalpé et celui de Claude Guillemain qui ont profité des passerelles environnantes pour apprendre ou réapprendre le français, dont ils ont plus tard fait des œuvres. Enfin, phénomène unique dans le monde, si j'en crois François Paré de l'Université de Guelph, il faut parler de ces auteurs d'expression anglaise qui ont choisi d'écrire dans la langue de la minorité : Robert Dickson, natalie stephens [*sic*] et la très douée poétesse Margaret Michelle Cook. On comprendra que ces auteurs ne donnent pas dans le morbide obligé du minoritaire. Ils parlent plutôt des poésies de la vie.

Voilà qui vous donne un aperçu de l'imaginaire franco-ontarien. Si ses auteurs n'ont pas réussi, comme les vôtres, à franciser leur espace environnant, ils se sont cependant taillé une place aux frontières de l'écrit. Pas plus que les vôtres, nos écrivains ne sont arrivés à secouer le joug d'une nature écrasante, mais il y a des jours où je me dis que notre pays n'était peut-être pas fait pour ça non plus. Verglas et inondations nous rappellent de temps à autre que nous sommes bien peu de choses dans le fond, que l'on soit de la bourgade ou de la frontière. Rassurez-vous, le fait d'être rappelé à l'humilité ou à la précarité de ma condition humaine ne suscite chez moi aucune angoisse. Au contraire, j'y trouve une raison de plus à mon entêtement d'artiste. Alors j'écris.

Références

- Albert, Pierre (1992), *Le dernier des Franco-Ontariens : poésie*, Sudbury, Prise de parole.
- Gérin-Lajoie, Antoine ([1861] 1874), *Jean Rivard, le défricheur : récit de la vie réelle*, Montréal, J.B. Rolland et fils.
- Girard, Rodolphe (1946), *Marie-Calumet : roman*, Montréal, S. Brousseau.
- Hébert, Anne (1975), *Les enfants du sabbat*, Paris, Seuil.
- Jésuites (1972), *Relations des jésuites, 1611-1672 : contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, Montréal, Éditions du jour, 6 vol.
- Levac, Roger (1994), *L'Anglistrose : essai*, Sudbury, Prise de parole.
- Memmi, Albert (1985), *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard.
- Michaud, Andrée A. (1998), *Les derniers jours de Noah Eisenbaum*, Québec, L'Instant même.
- Ouellette, Michel ([1995] 1996), *French town : théâtre*, Ottawa, Éditions du Nordir.
- Poliquin, Daniel (1987), *Obomsawin*, Sudbury, Prise de parole.
- Ricard, André (1983), *Les baigneurs de Tadoussac*, Montréal, Tryptique.
- Soucy, Gaétan (1998), *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal.